



Les vies

Sud, aux Antilles, d'où il rapporte de nombreux livres : *Les Peuples nus* (1953), *Terres indiennes* (1955)...

En 1953, il s'établit définitivement en France. C'est le début de sa carrière d'homme de télévision avec « Lectures pour tous », une émission littéraire faite avec Pierre Dumayet, qui devait faire date dans l'histoire du petit écran : elle allait durer quinze ans. Quinze ans durant lesquels cet homme amoureux de la littérature sut s'offrir sa passion et la communiquer à tous ceux qui l'écoutaient. En 1954, c'est le début de « Au fil de la vie » : une chronique d'une dizaine de minutes qu'il tient, une ou plusieurs fois par semaine, sur les sujets les plus divers, art, littérature, mais aussi civilisation. C'est la censure qui en 1958 y mettra fin, une émission sur la torture en Algérie n'ayant pas été de son goût.

Max-Pol Fouchet n'en commença pas moins,

dès 1959, une nouvelle série, cette fois-ci consacrée à l'art : « Plaisir des arts », qui allait bientôt devenir la célèbre « Terre des arts ». En 1961, il recevait pour l'ensemble de son œuvre le prix de la critique de télévision, qui lui fut d'ailleurs attribué à nouveau en 1974. Président du syndicat des producteurs de télévision depuis 1965, il se montra particulièrement actif lors des grèves du printemps de 1968. Co-signataire d'un texte dénonçant la mainmise des pouvoirs publics sur la télévision, il fut bientôt exclu totalement de l'antenne. Ses apparitions sur le petit écran ne furent plus, dès lors, que ponctuelles. La série d'émissions sur l'impressionnisme, « L'Aventure de la lumière », destinée à célébrer en 1974 le centenaire de l'impressionnisme, fut sa dernière œuvre importante pour la télévision. Son éviction de la télévision fut l'occasion pour lui de renouer avec son activité d'homme de

lettres. Il fut élu membre du jury du prix Renaudot en 1967. Il poursuivit non seulement son travail critique (pendant toutes ces années il ne cessa jamais d'écrire des articles, des préfaces, de composer des anthologies, où le poète disparaissait sous le vulgarisateur), mais également son œuvre d'écrivain. Il rédigea des nouvelles, *Les Evidences secrètes* (1972), *Histoires pour dire autre chose* (1979); composa des poèmes, *Héraklès*; écrivit des romans, *La Rencontre de Santa Cruz* (1976) et *La Relevée des herbes* (1979)... Le dernier de ses livres, un recueil d'entretiens, *Fontaines de mes jours* (1980), où il nous raconte sa vie, sonne par la force des choses comme un testament. Testament riche d'enseignements où se trouve retracée, dans toute la richesse de ses émotions, la diversité d'une vie.

Nadine VASSEUR

Erich FROMM
1900-1980

« Si on voulait résumer l'histoire de ma famille, disait Erich Fromm un an avant sa mort, il faudrait évoquer mes ancêtres rabbins qui passaient leurs journées à étudier le Talmud et qui n'étaient pas le moins du monde intéressés par le gain d'argent ou par le négoce. »

Dans ce contexte familial de juifs allemands orthodoxes, dans cette ambiance médiévale centrée sur l'enseignement traditionnel et sur les valeurs religieuses, Erich Fromm adolescent a du mal à comprendre le monde moderne, à se sentir vraiment allemand : une part de lui-même reste étrangère au monde qui l'entoure, ce qui lui fait dire, à la fin de sa vie, qu'« être étranger, c'est être aussi chez soi partout ».

Enfant unique, il souffre d'une solitude qu'il s'applique très vite à surmonter. S'il milite vers quinze ou seize ans au sein de la jeunesse sioniste, il réalise vite les dangers du nationalisme juif et, à dix-huit ans, il déclare devant l'assemblée du mouvement : « Le nationalisme juif n'est en rien meilleur que le national-socialisme allemand. » Il revient alors aux sources de la tradition et au message des prophètes, ce qui pour lui n'a rien à voir avec le sionisme. L'espoir messianique, dont sa vie et son œuvre témoignent, comporte deux éléments intimement liés : l'élément religieux de perfectibilité humaine demandant à l'homme de respecter les normes morales, spirituelles et intellectuelles, et l'élément politique d'authentique transformation du monde afin que naisse une nouvelle société fondée enfin sur ces principes.

Le jeune Erich Fromm, qui avait étudié le Talmud notamment avec son grand-oncle maternel le rabbin L. Krause, souhaite poursuivre cette recherche, pour cela, il faudrait qu'il se rende en Lituanie. Il y renonce face à l'opposition et à l'anxiété de son père. « Persévérer l'aurait profondément blessé... J'ai abandonné le projet et ce fut, avec le recul, un bien. » Il fait des études de droit à Francfort, de philosophie, de psychologie et de sociologie (avec Alfred Weber) à Heidelberg, avant de s'orienter vers la psychanalyse. Il lit beaucoup – Aristote, Platon, Spinoza, la philosophie des Lumières, Bachofen, mais aussi Maître Eckhart, Suzuki, Goethe, Balzac... ce qui montre déjà son ouverture d'esprit, dans un climat culturel, certes, encore imprégné en ce début du siècle, d'universalisme allemand. Il passe son doctorat en 1922 à l'université de Heidelberg, suit une formation psychanalytique à l'université de Munich, puis à Berlin, où il devient membre de la Société de psychanalyse. Il fait sa propre analyse, d'abord avec Hans Sachs, un des sept plus



« Laisser libre cours à la fusion créatrice des sentiments et des pensées » (T. Goldmann).

proches disciples de Freud, puis avec le docteur Wittenberg, de Munich, quitte à avouer plus tard qu'il n'a rien appris sur lui-même durant ces années-là.

Il commence à recevoir des patients en 1925 et se conforme alors aux règles de l'orthodoxie freudienne.

C'est à Francfort qu'il inaugure sa longue et brillante carrière d'enseignant, d'une part, à l'Institut de psychanalyse, d'autre part, notamment par des recherches sur l'autorité, au sein de l'Institut für Sozialforschung (qu'on appellera plus tard l'école de Francfort), avec Adorno et Marcuse. Il se lie d'amitié avec Horkheimer, qui dirige l'Institut, mais bientôt une divergence théorique l'éloigne du groupe : il estime essentiel de prolonger et de compléter la psychologie freudienne par la théorie sociale de Marx, tandis que Horkheimer et Marcuse ne retiennent de leur marxisme originel qu'une méthode dialectique. En raison de cette rupture, on aura tendance plus tard à occulter la participation de Fromm à l'école de Francfort, où pourtant il a publié plusieurs articles sur la psychanalyse en tant que science sociale. Très tôt, Erich Fromm sent la montée du nazisme, et il émigre aux États-Unis, où il fonde avec Karen Horney, Harry S. Sullivan et Clara Thompson l'Institut de psychanalyse William Alanson White. Cela lui a valu d'être classé parmi les anthropologues culturalistes américains ou néo-freudiens. Mais il a toujours récusé cette étiquette : « Karen Horney et Harry S. Sullivan pensent les schèmes culturels

en termes d'anthropologie traditionnelle, tandis que mon approche est fondée sur une analyse des forces économiques, politiques et psychologiques. » Fromm a refusé, en général, toute affiliation à quelque école ou mouvement que ce soit, ne voulant pas voir sa pensée figée dans une théorie. Il s'est, en particulier, toujours tenu à l'écart du behaviorisme et de la psycho-sociologie adaptative américains.

À New York, il se fait une règle de ne recevoir ses patients que l'après-midi, le matin étant réservé à la réflexion et à l'écriture. Ainsi se mettait-il « à l'abri de la tentation de gagner plus d'argent que nécessaire pour vivre libre ». Dans sa pratique, il s'éloigne de l'orthodoxie freudienne et notamment substitue au divan le face-à-face. « Ce qui a déclenché une modification dans ma méthode, c'est d'avoir observé que le temps passé en analyse me fatiguait énormément [...] je me demandai le pourquoi de ma fatigue et y répondis par le constat d'une démarche erronée [...] alors je commençai à laisser tomber les règles, à agir spontanément et à oublier ce que j'avais appris. » Estimant qu'il est souvent nécessaire d'engager un dialogue dynamique avec le patient, il ne se sent plus tenu par la règle de neutralité : « Le patient, dit-il, doit sentir que l'on comprend ce qu'il ressent non pas intellectuellement, mais au niveau de l'intériorité. Une différence évidente existe entre celui qui peut ressentir l'autre et en parler du dedans et celui qui est resté extérieur et ne peut qu'écouter. »

Erich Fromm enseignera dans plusieurs universités – Columbia, Yale, New York, Mexico –, partageant dès les années 1950 son temps entre les États-Unis et le Mexique. Il publie de nombreux livres, participe aux travaux du parti socialiste américain, pour le compte duquel il écrit des manifestes ; il collabore avec Eugene McCarthy, qui se présente en 1968 contre Nixon aux élections présidentielles et dont il rédige le programme politique (*Espoir et Révolution*, 1968). Il participe à la fondation du SANE, mouvement en faveur du désarmement.

Ce qui caractérise l'œuvre d'Erich Fromm, c'est d'abord une approche pluridisciplinaire des problèmes, à une époque où les sciences humaines faisaient de la spécialisation et de la quantification leur méthode essentielle. C'est ensuite le refus du langage hermétique et exagérément technique de « ces hommes qui parlent des choses sans les ressentir, dont le lien aux êtres et au monde est purement cérébral, qui manipulent des pensées au lieu de laisser libre cours à la fusion créatrice des sentiments et des pensées ». Il veut aborder tout l'homme et s'adresser à tous les hommes. Néanmoins, la grande diffusion de ses idées – Fromm en était tout à fait conscient – a fait ressortir davantage leur aspect libéral, au détriment de la théorie critique radicale



et de la tendance révolutionnaire qu'elles comportaient.

Dès ses premiers écrits d'Allemagne apparaissent les lignes majeures de sa pensée, synthèse originale du marxisme et du freudisme, que développeront plus de vingt livres et de nombreux articles (sur le matriarcat, le féminisme, la bureaucratie, la politique étrangère, le désarmement, etc.). Dans *La Caractérologie psychologique et sa signification pour la psychologie sociale* (1932), Fromm s'applique à dégager les traits caractéristiques propres aux hommes d'une société et aboutit au concept original de « caractère social ». À la même époque, dans *Méthode et fonction d'une psychologie sociale analytique*, il se distingue de Freud et de Reich, en préconisant une psychologie sociale analytique qui chercherait à « comprendre la structure pulsionnelle d'un groupe et son attitude libidinale inconsciente dans une large mesure à partir de sa structure socio-économique ».

Fromm a toujours su préserver, dans sa réflexion critique, les acquis d'une pensée, comme une base à partir de laquelle il découvrirait les limites mais aussi les prolongements possibles de cette pensée. Tout en s'intéressant aux traditions religieuses telles que le judaïsme, le bouddhisme, le christianisme, il dénonce, par exemple, le dogmatisme de celui-ci quand il s'écarte de son inspiration primitive et prend la forme d'un pouvoir quasi politique en remplaçant le concept révolutionnaire de la divinisation du messie – l'homme devenu Dieu – par le dogme du Verbe préexistant, « le Dieu-homme » (querelle d'Arius et Athanase lors du concile de Nicée). Dans de telles études (*Le Dogme du Christ*, 1930 ; *Psychanalyse et religion*, 1950 ; *Bouddhisme zen et psychanalyse*, 1960 ; *Vous serez comme des dieux*, 1966), Fromm ne rejette pas pour autant les valeurs spirituelles véhiculées par les grandes religions.

Quand il critique Freud, c'est à partir d'une reconnaissance du génie de celui-ci et de ses découvertes essentielles (l'inconscient, centre de son système psychologique ; les mécanismes du transfert ; les analyses du narcissisme et du caractère ; l'importance de l'enfance ; l'interprétation des rêves), qui furent malheureusement limitées dans leurs prolongements révolutionnaires par la personnalité même de Freud et à cause du matérialisme bourgeois qui a marqué le fondateur de la psychanalyse (*La Mission de Sigmund Freud*, 1959). Dans *Grandeur et limites de la pensée freudienne*, ouvrage posthume publié en 1980, Fromm écrit : « Étant donné les prémisses dont partait Freud et selon lesquelles les passions sont d'origine sexuelle et la famille bourgeoise le prototype de toutes les familles, il ne pouvait pas concevoir que le phénomène originel n'est pas la famille, mais la structure de société qui crée le type de caractère indispensable à son fonctionnement et à sa survie [...]. Le caractère social est la structure de caractère commune à la plupart des membres d'une société donnée ; son contenu repose sur la nécessité

où se trouve la société de façonner le caractère des individus de telle sorte qu'ils aient le désir de faire tout ce qui est indispensable à son fonctionnement. » L'influence de Marx fut sans doute plus déterminante encore pour la pensée de Fromm. Il retient non seulement les analyses économiques, politiques et sociales (matérialisme historique, théorie de l'aliénation, etc.), mais aussi la psychologie dynamique et la philosophie (d'après les manuscrits philosophiques et économiques de 1844). Dans *La Conception de l'homme chez Marx* (1961), Fromm écrit : « Le but de Marx est l'émancipation spirituelle de l'individu, il veut le libérer des chaînes du déterminisme économique, lui redonner son intégrité humaine et l'amener à trouver l'unité et l'harmonie avec ses semblables et avec le monde. » Fromm pense toutefois que Marx et Engels ont sous-estimé la résistance du capitalisme à l'avènement de la « bonne société », de même qu'ils ont eu tort de considérer la socialisation des moyens de production comme étant la condition non seulement nécessaire mais suffisante de la transformation de la société capitaliste.

La préoccupation centrale de Fromm concerne la situation de l'homme du XX^e siècle et ses chances de survie physique et morale. Dégagé des liens de la société primitive, qui le liaient et le rassuraient à la fois, l'homme moderne n'a pas encore pleinement conquis son indépendance. La liberté provoque chez lui un sentiment d'isolement qui l'angoisse. Il cherche alors des moyens de fuite : l'autoritarisme, la destructivité, le conformisme, la consommation. Dans *La Peur de la liberté* (1941), Fromm tente de montrer que « les mouvements totalitaires font appel à cette tendance profondément enracinée qui pousse l'homme à fuir la liberté acquise par lui dans le monde moderne. Libéré des liens médiévaux, cet homme n'est pas apte à construire une vie significative fondée sur la raison et sur l'amour et il cherche une sécurité nouvelle dans la soumission à un chef, à une race, à un État. »

À l'approche purement critique de *La Peur de la liberté* correspondent les suggestions concrètes de *Société aliénée et société saine* (1955) : entre le dirigisme capitaliste et la dictature totalitaire, il faut lutter pour une autre voie qui aboutirait à une société où personne ne serait un moyen pour les fins d'autrui, où l'homme serait le centre des activités économiques et politiques qui seraient subordonnées à son développement ; seule une planification humaniste pourrait accomplir des changements simultanés dans les divers domaines économique, socio-politique et culturel, car tout progrès limité à l'un de ces domaines est destructeur du progrès de l'ensemble.

Dans *L'Homme pour lui-même* (1947), Fromm montre que l'homme ne peut pas vivre sans un système de valeurs et que le relativisme moral le fait régresser vers des systèmes irrationnels, vers « une position qu'avaient

dépassée la pensée grecque, le christianisme, la Renaissance et le siècle des Lumières ». « Les exigences de l'État, l'enthousiasme pour les qualités magiques de chefs prestigieux, les machines puissantes et le succès matériel deviennent les critères de ses jugements de valeur. »

L'indifférence de l'homme pour lui-même est le corollaire de sa passion de l'« avoir », dans un monde de plus en plus régi par la puissance matérielle et par l'agressivité. *La Passion de détruire, anatomie de la destructivité humaine* (1973), série de recherches de neurophysiologie, d'éthologie, de biologie et de psychanalyse, montre que l'agressivité humaine, contrairement à ce qu'en disent Freud et Lorenz, doit être comprise non en termes d'instinct ou de pulsion mais en termes de caractère à partir de certaines conditions sociales. Dans le dernier livre publié de son vivant, *Avoir ou Être* (1976), Fromm, sans se faire beaucoup d'illusions, évoque les conditions d'un changement de la société : « Notre seul espoir se situe dans l'attraction dynamique d'une nouvelle vision. Proposer telle ou telle réforme qui ne change rien au système est inutile à long terme faute de la force contraignante d'une puissante motivation. L'objectif utopique est plus réaliste que le réalisme des dirigeants d'aujourd'hui. L'avènement de la société nouvelle et du nouvel Homme n'est possible que si les anciennes motivations – le profit, le pouvoir et l'intellect – cèdent la place aux nouvelles – être, partager, comprendre –, que si le caractère de marketing est remplacé par le caractère productif, aimant, que si la religion cybernétique est remplacée par un nouvel esprit humaniste-radical. La question essentielle est le passage à une « religiosité » humaniste sans religion, sans dogmes ni institutions, une religiosité préparée depuis longtemps par le mouvement d'une religiosité sans théisme, de Bouddha à Marx. »

De l'ambiance médiévale de son adolescence à cette fin du XX^e siècle pleine de périls, Erich Fromm n'a pas cessé d'affirmer sa foi en l'homme, qu'évoque encore ce dernier message : « La culture de la fin du Moyen Âge était florissante parce que les gens se laissaient guider par la vision de la Cité de Dieu. La société moderne a été florissante parce que les gens étaient animés par la vision de la croissance de la Cité terrestre du Progrès. Pendant notre siècle, toutefois, cette vision a dégénéré en une tour de Babel qui commence aujourd'hui à s'effondrer et finira par nous ensevelir sous ses ruines. Si la Cité de Dieu et la Cité terrestre d'autre part étaient la thèse et l'antithèse, une nouvelle synthèse est la seule alternative au chaos : c'est la synthèse entre le noyau spirituel de la fin du Moyen Âge et le développement de la pensée rationnelle et de la science depuis la Renaissance. Cette synthèse est la Cité de l'Être. »

Gérard D. KHOURY

Romain GARY
1914-1980

Parce qu'il a décidé, dans la soirée du mardi 2 décembre 1980, de se donner la mort, la disparition de Romain Gary a mis une dernière fois à la « une » des journaux un écrivain que son abondante production romanesque avait relégué injustement au musée Grévin des auteurs « installés ». On lui reprochait d'obéir confortablement à une routine d'écriture ; on fut surpris par ce suicide théâtral sur lequel tous les nécrophages de service se jetèrent avec d'autant plus de curiosité que, l'année précédente, l'actrice Jean Seberg, son ex-femme,

était morte dans des conditions étranges, à la suite d'une overdose de barbituriques. L'auteur des *Cerfs-volants*, prévenant les journalistes avides de faits divers, avait laissé ce mot bref, en forme d'explication : « Aucun rapport avec Jean Seberg. Les fervents du cœur brisé sont priés de s'adresser ailleurs. On peut mettre cela évidemment au compte d'une dépression nerveuse. Mais alors il faut admettre que celle-ci dure depuis que j'ai l'âge d'homme et m'a permis de mener à bien mon œuvre littéraire. Alors, pourquoi ? Peut-être faut-il chercher la réponse dans le titre de mon ouvrage autobiographique, *La nuit sera calme*, et dans les derniers mots de mon dernier roman : *Car on ne saurait mieux dire*. Je me suis enfin exprimé entièrement. »

Né en Russie, moitié tartare et moitié juif, Romain Gary a commencé à s'illustrer, durant la Seconde Guerre mondiale, comme aviateur français au sein de l'escadrille Lorraine. Son courage et sa puissance physique lui valurent d'être décoré de la croix de la Libération. C'est d'ailleurs en l'église Saint-Louis-des-Invalides que furent célébrées ses obsèques, en présence d'un détachement de l'armée de l'air qui rendit les honneurs au cercueil de l'écrivain, drapé de tricolore. Dans *Le Figaro*, Jean d'Ormesson écrivait, au lendemain de cette émouvante cérémonie : « Du fond des Invalides, les tambours battaient. Ils saluaient un juif russe qui n'avait pas une goutte de sang français et qui, dans les jours sombres, puis dans tout l'éclat de la gloire annoncée par sa mère, avait